

SÉMINAIRE DE PHILOSOPHIE DE LA CULTURE

Mai 68 et la question de l'espace



« Les disciplines en organisant les « cellules », les « places » et les « rangs » fabriquent des espaces complexes : à la fois architecturaux, fonctionnels et hiérarchiques. Ce sont des espaces qui assurent la fixation et permettent la circulation ; ils découpent des segments individuels et établissent des liaisons opératoires ; ils marquent des places et indiquent des valeurs ; ils garantissent l'obéissance des individus, mais aussi une meilleure économie du temps et des gestes. »¹

Michel Foucault

Je ne fais pas trôner cet exerçue par simple convenance ; moins encore pour rendre quelque hommage à Foucault. Cet exerçue, au contraire, doit être compris comme le point de départ de ma réflexion philosophique sur « les années 68 ». La citation n'est en rien *préliminaire* : elle est toute *liminaire*. Je dois m'expliquer d'abord sur cet emploi — au pluriel — *des* années 68, parce qu'incontestablement il n'y eut dans l'histoire qu'une seule année 1968. Et plus encore, ce qu'on appelle « les événements de Mai », événements qui nous retiennent dans le cadre de ce cours, ne s'étalent que sur un douzième de cette année unique — à peine plus. Toutefois, dans une logique historienne, je considérerai que les événements de Mai 68 à proprement parlé ne sont que l'épicentre de secousses au déploiement plus large, pluriannuel, que j'appellerai donc, après d'autres², « les années 68 ». Je ne voudrais pas participer à des querelles historiographiques qui ne me concernent pas. Ainsi, j'éluderai l'entreprise méticuleuse de périodisation. Je traiterai d'ailleurs ces années 68 moins comme une période historique que comme un « *avènement-événement* » proprement philosophique, qui voit advenir de nouvelles pensées, de nouvelles thématiques, de nouveaux problèmes. Ce concept « d'avènement-événement » précise déjà que ma réflexion philosophique articulera ensemble la dimension avènementielle de Mai 68 et sa dimension événementielle. Par a-vènement, j'entends le processus par lequel des propositions philosophiques (avant 68) ont mené aux révoltes de Mai ; et par é-vènement³, j'entends un processus par lequel les révoltes de Mai 68 ont par suite marqué la philosophie. La logique « avènement-événement » diffère en tout de la logique de causalité, d'après laquelle, en Histoire, certains discours sont les causes d'un fait, lequel, par suite, a un certain nombre d'effets sur les discours nouvellement constitués. À vrai dire, l'avènement-événement s'inscrit moins dans l'Histoire que dans une ambiance, un paysage, un milieu, qui conservent — et ils partagent cela avec l'Histoire — la succession temporelle des dates.

Par souci de concision dans la recherche, mais surtout par intérêt historico-philosophique, j'ai choisi de ne pas porter mon attention sur Mai 68 en général, et de la porter plutôt sur ce que Mai 68 a à voir avec

¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Tel, Gallimard, 1975, p. 173

² Qu'on se souvienne, par exemple, de l'exposition de la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (B.D.I.C.) de 2008, intitulée : « Les années 68, un monde en mouvement. Nouveaux regards sur une histoire plurielle (1962-1981) ».

³ Malgré le suffixe « -ment », il semble que *la valeur de processus* a sémantiquement disparu du mot « événement ». Ici j'opère donc au recouvrement d'une définition nouvelle (ou tellement ancienne qu'elle en fut oubliée) pour le vocable « événement », qui est à distinguer de la définition coutumière que l'on en fait — je cite : « Fait d'une importance notable pour un individu ou une communauté humaine » (C.N.R.T.L.). Cette définition coutumière suppose que le fait est immédiatement notable, qu'il se cristallise tout de suite comme événement. À cette définition de l'événement comme « fait *en lui-même* cristallisé comme événement », j'oppose donc le *processus* par lequel à la suite d'un fait ce fait se cristallise peu à peu dans la réflexion qu'on en a, le transformant d'un fait (diffus et évanescant) en un événement (notable et cohérent).

l'espace. En lecteur de Foucault, dont la pensée est assurément une pensée de l'espace⁴, je sais combien les pouvoirs ont besoin d'investir l'espace pour s'opérer, et du même coup, combien les révoltes, elles aussi, ont besoin d'investir l'espace pour s'opérer. Ce postulat philosophique, j'en eus la preuve empirique en 2016, alors que les étudiants nanterriens luttèrent contre la Loi El-Khomri. La lutte, si elle exigeait toujours l'organisation d'assemblées générales au bâtiment D, toujours la distribution de tracts à la gare de Nanterre-Université, et toujours aussi la participation récurrente aux manif' parisiennes, elle avait cette fois une saveur particulière, tout à fait nouvelle. Je m'interrogeai donc sur ce qui pouvait provoquer en moi un tel sentiment de nouveauté. La réponse émergea lorsque je me rendis, en ce mois de mai, le 40 mars exactement, à la Place de la République. Ce qui donnait à ces révoltes une dimension nouvelle, j'en étais sûr à présent, c'était l'investissement d'un espace, sa progressive transformation, jusqu'à sa plus complète transfiguration. À Nanterre, en ce lieu que mon esprit avait associé aux études, aux cours, aux partiels, aux contrôles, aux notes, au savoir aussi, à la concentration, quelques étudiants révoltés avaient bâti le nouveau théâtre de leurs révoltes. Des deux portes cochères de l'Espace Reverdy (alors surnommé Espace Ulrike Meinhof) s'exhalaient partout des senteurs de cantine ; le morne coin d'asphalte à l'entrée du bâtiment L avait été transformé en lieu de convivialité ; les murs blanchâtres des dédales universitaires étaient maculés d'éléments de langage aussi politiques qu'amusants. La Place de la République, souvenir de ballades enfantines : pareil. Les espoirs de révolution, vraiment, avaient transfiguré⁵ l'espace ; un espace qui m'était pourtant si familier.

De manière générale, les sciences sociales qui ont directement trait au politique dédaignent les problématiques liées à l'espace ; autant d'ailleurs que les sciences géographiques ne traitent guère — ou très peu — de l'espace dans ses dimensions politique et sociale. Néanmoins, les années 68 font exception : la sociologie, l'anthropologie, la philosophie politique vont s'occuper des problématiques liées à l'espace, surtout à travers certaines œuvres qui auront marqué les luttes de 68 (direction avènementielle) ou que les luttes de 68 auront marqué (direction évènementielle). La visée de mon travail, dès lors, sera triple : 1° montrer les originalités du rapport que Mai 68 entretient avec l'espace, 2° essayer de rendre compte, plus largement, du rapport problématique qu'entretiennent les luttes sociales avec l'espace, et 3° remettre le problème de l'espace au cœur de la réflexion philosophique.

L'espace est une notion élémentaire. De là suit que toutes les philosophies, du moins les philosophies à valeur de système, l'ont conceptualisé ; souvent en des termes bien différents. De surcroît, par-delà la philosophie, la notion d'espace traverse des champs de savoirs bien distincts : la physique et la mathématique, la géographie et le solfège, la psychologie et les sciences cognitives, etc. Ainsi, définir rigoureusement l'espace⁶ nécessiterait un temps illimité dont nous ne disposons pas. À cette notion élémentaire, nous attribuerons donc une définition élémentaire : l'espace est « une surface, une étendue, un volume destinés à un usage particulier »⁷. Par exemple la rue est un espace, en cela qu'elle est une surface, une étendue, un volume dont on fait un (ou plusieurs) usage(s) déterminé(s). Cette définition de l'espace,

4 Au moins autant qu'une pensée du temps, de l'histoire, même si l'espace est souvent négligé dans les études foucauldienne.

5 L'espace *transfiguré*, et non l'espace *défiguré*.

6 Il est amusant de voir combien cette entreprise — *définir l'espace* — est en elle-même paradoxale, puisque donner une définition à l'espace, c'est-à-dire lui attribuer des bornes (sémantiques ou géographiques en fonction du figuré ou du littéral), c'est trahir du même coup sa nature d'espace et transformer l'espace en *lieu*.

7 Définition du Larousse en ligne : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/espace/31013>.

directement liée à « l'usage particulier », nous renseigne aussi sur ce qu'est la transformation d'un espace : sans doute, la transformation de son usage particulier. Notre concept d'espace est assez proche de la définition du lieu. Et en effet, c'est l'espace physique qui nous intéresse ici ; en tout cas l'espace en tant qu'il est libéré de tout ancrage métaphysique. En revanche, ce qui distingue notre concept d'espace par rapport au lieu, c'est qu'on ne le prive pas d'une dimension expérientielle — ou psychologique pourrait-on dire. Partir d'une définition si élémentaire nous permettra de traverser sans entrave les philosophies de l'espace qui saillirent dans les années 68. Par là, ces conceptions de l'espace ne seront pas trahies, ni ne trahiront, une prime définition à valeur de concept prévalent (exposée en introduction) : l'écueil aurait alors été de tomber dans un dualisme du vrai et du faux.

Puisque l'ambition de ce travail, bien qu'essentiellement philosophique, est aussi historique, je m'efforcerais de respecter un plan chronologique. Il n'y qu'ainsi, crois-je, que mon travail rendra compte de la dynamique « avènement-événement » qui sous-tend les rapports de Mai 68 à la philosophie. Une première partie s'intéressera donc aux pensées de l'espace qui ont permis l'avènement de la verve de Mai 68. Ensuite, j'essaierai à mon humble mesure de faire le récit historique d'un espace transfiguré par cette même verve soixante-huitarde, pour que soit concrètement comprise la dimension politique de l'invention d'un espace. Une troisième partie, enfin, déterminera en quoi les pratiques de l'espace au cours du mois de mai 68 ont ouvert un champ nouveau dans la pensée, un champ où s'étudie la dimension profondément politique de l'espace.

Il aurait été pertinent de commencer notre généalogie de *la question de l'espace telle qu'elle fut posée par Mai 68* aussi loin qu'au XIX^e siècle. Les théories anarchistes de l'espace, notamment et surtout celle d'Elisée Reclus, ont quelque chose à voir avec les revendications de Mai 68. Qu'on pense aussi à Kropotkine ou Metchnikoff : deux autres géographes habités par un souffle (étésien s'il en est) anarchiste⁸. Notre cours cependant se concentre sur « l'histoire courte ». Le prime jalon de notre « courte » généalogie sera donc plus tardif, précédant de quelques années seulement le mois de mai 1968.

Les premières lueurs des « années 68 » se font sentir dès le mois de juin 1958, à la publication du premier numéro de *l'Internationale situationniste*. — Il est amusant de constater que cette publication précède d'exactly dix années les mois de mai et juin 1968. — On reconnaît historiquement l'influence de cette revue et de ses rédacteurs sur les mouvements étudiants de Mai 68, pour deux raisons principalement : d'abord parce que les douze numéros de la revue ainsi que les ouvrages de certains situationnistes⁹ connurent un franc succès auprès des étudiants de l'époque ; également parce que parmi les professeurs de l'Université

⁸ Je dois renvoyer ici au livre de Philippe Pelletier, *Géographie et anarchie. Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Paris, Éditions du Monde Libertaire, 2013. Avec ces trois géographes se cristallise l'idée selon laquelle l'espace a une irréductible dimension politique, qui invite à lutter d'une part et à inventer d'autre part.

⁹ Évidemment, on compte parmi ces ouvrages *La Société du spectacle* (1967) de Guy Debord, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* (1967) de Raoul Vaneigem, et surtout *De la misère en milieu étudiant* (1966), un ouvrage anonyme mais vraisemblablement collectif.

de Nanterre qui eurent une importance dans la préfiguration du mouvement étudiant¹⁰, presque tous entretenaient des liens — de natures très différentes — avec les situationnistes.

L'Internationale situationniste est un courant de pensée révolutionnaire, teinté de socialisme, dont les préoccupations semblent au prime abord moins politiques qu'artistiques. L'essence de ce mouvement, ainsi qu'en témoigne son nom, est « la construction de situations » ; je cite les « Définitions » du premier numéro de l'*Internationale situationniste* : une *situation construite* est un « moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'évènements »¹¹. Autrement dit, le situationniste, ou plutôt *les* situationnistes, inventent leur vie, l'embellissent, l'intensifient, l'exaltent ; et en cela ils échappent aux carcans de la vie quotidienne qui avilie à l'extrême. Le mouvement situationniste, donc, est animé par deux forces : d'une part *une force créatrice* par laquelle la vie se construit, et d'autre part *une force critique* par laquelle la vie se libère des avilissements quotidiens ; une activité d'invention et une activité de condamnation. À ne pas s'y méprendre, ce qu'ici je distingue, je ne le disjoints pas : ces deux forces participent *ensemble* du même mouvement situationniste. On pourrait envisager, de surcroît, qu'en creux de toute condamnation, une situation nouvelle s'invente. Et vice-versa : toute invention, en négatif, est une condamnation. Il faut revenir ici à la remarque liminaire du paragraphe. Si ce courant de pensée paraît au premier abord plus artistique que proprement politique, c'est qu'il associe indistinctement la lutte à l'invention, qui est avant tout un geste artistique. Les situationnistes, qui tous pratiquaient les arts, défont toutes les frontières qui séparent l'artistique et le politique, jusqu'à leur parfaite confusion.

Mais le mouvement situationniste nous intéresse avant tout parce que, dès sa naissance, l'espace constitue son maître-problème¹². Guy Debord, en fondant l'Internationale situationniste dans le sillage du Lettrisme, cherche à définir une nouvelle pratique de l'espace. Cette ambition, Debord la nourrit dès ses premiers écrits et jusqu'au terme de son oeuvre ; en témoigne l'introduction de l'article de Pierre Macherey sur l'espace détourné chez les situationnistes, dont voici un extrait :

Construction de situations, urbanisme unitaire, dérive : ces locutions qui réapparaissent à maintes reprises dans les premiers écrits de Debord, ceux des années cinquante et de l'Internationale Lettriste, où elles sont martelées comme des mots d'ordre, signalent le précoce intérêt de celui-ci pour les problèmes de l'espace, un intérêt qui, même s'il a revêtu par la suite des formes différentes, n'a jamais totalement disparu. [...] À mesurer l'importance de cette thématique de l'espace, sur un plan à la fois esthétique, éthique et politique, on est conduit à avancer que les diverses manifestations de la démarche situationniste se rapportent initialement à l'effort en vue d'investir l'espace [...].¹³

Le fort crédit apporté à l'espace apparaît clairement dans le premier numéro de l'*Internationale situationniste*, en juin 1958. L'article placé en tête de la revue est un texte de Ivan Chtcheglov intitulé « Formulaire pour un urbanisme nouveau ». Ce texte est accompagné par un exergue final qui mentionne

¹⁰ J'ai ici à l'esprit, évidemment, la figure d'Henri Lefebvre ; mais on pourrait penser à d'autres professeurs nanterriens de l'époque.

¹¹ *Internationale situationniste*, Librairie Arthème Fayard, Éditions Fayard, 1997, p. 13.

¹² Sur la notion de « maître-problème », cf. Victor Basch, « Le maître-problème de l'esthétique », in *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n°7-8, juillet/août 1921, pp. 1-26.

¹³ L'article de Pierre Macherey, « L'espace détourné : Debord et l'expérience de la dérive » est en ligne, sur le blog *La philosophie au sens large* de l'U.M.R. « Savoirs, Textes, Langages », à l'adresse suivante : <http://philolarge.hypotheses.org/1763>.

explicitement l'importance fondatrice de ce texte : « L'Internationale lettriste¹⁴ avait adopté en octobre 1953 ce rapport de Gilles Ivain [pseudonyme de Chtcheglov] sur l'urbanisme, qui constitua un élément décisif de la nouvelle orientation prise alors par l'avant-garde expérimentale [...] »¹⁵. Plus encore, dans ce premier numéro, juste avant le texte de Chtcheglov, Guy Debord définit les termes fondamentaux du mouvement situationniste, et parmi les onze termes définis, cinq renvoient directement à la question de l'espace¹⁶ : « psychogéographie », « psychogéographique », « psychogéographe », « dérive », « urbanisme unitaire » ; les six autres termes renvoient tous à la question de l'espace, mais de manière indirecte. Par suite, chaque numéro de la revue *Internationale situationniste* fera la part belle au problème de l'espace.

Précédemment, nous avons mis en lumière l'importance de l'Internationale situationniste dans l'avènement des révoltes de Mai 68, puis l'importance du problème de l'espace dans les réflexions de ce mouvement situationniste. À présent, il faut que nous parcourions la problématisation de l'espace telle qu'elle s'opère chez les situationnistes.

Le concept situationniste d'espace relève du double mouvement de leur philosophie que je mentionnai *supra*. Je le rappelle, ces deux mouvements sont conjointement celui de l'invention et celui de la condamnation. Pour les situationnistes, l'espace tel qu'il se pratique quotidiennement doit être farouchement condamné, et par-là même remplacé par de nouvelles « pratiques d'espace ». Cette dualité qui fonde d'après moi tout le mouvement situationniste, et fonde du même coup la conception situationniste de l'espace, Pierre Macherey s'y accorde :

L'espace, mais quel espace ? En effet, à l'examen, il se présente sous deux faces dont l'une se présente comme le négatif ou le revers de l'autre.

À la fallacieuse continuité et compacité de l'espace dit objectif qui est livré de part en part au principe de l'utilité s'oppose, sur cette autre face, une puissance de dispersion et de fragmentation : celle-ci dissout les repères installés par le spectacle [...].

Mais ces deux espaces n'en font qu'un : ils ont été séparés formellement, de la manière dont une image spéculaire a été isolée de l'original à partir duquel elle a été produite.¹⁷

Ces citations rhapsodiques de l'article de Pierre Macherey révèlent bien le caractère duel du concept situationniste d'espace. L'espace *topologique* est unique : il est géographiquement situé d'après ses trois « coordonnées géographiques » (latitude, longitude, altitude). Toutefois, la perception qu'on a de cet espace topologique, et par suite l'usage que l'on en fait, c'est en cela que l'espace topologique est duel : il se duplique en deux espaces, que l'on pourrait qualifier d'espaces *psychologiques* ou *expérientiels* : un espace de « la fallacieuse continuité et compacité » qui s'oppose à un espace de la « puissance de dispersion et de fragmentation ». Par exemple, le Franprix au pied de mon immeuble est un espace topologique en tant qu'il se situe dans le vaste monde d'après des coordonnées géographiques qui lui sont propres. Néanmoins, lorsque j'y suis, l'espace peut changer du tout au tout en fonction de l'usage que j'en ai : je pourrais, comme toutes les semaines et comme tous les autres usagers de ce magasin de quartier, y faire mes courses ; mais je

¹⁴ L'Internationale lettriste est la forme embryonnaire de l'Internationale situationniste ; de là suit que l'expression « la nouvelle orientation de l'avant-garde expérimentale » désigne en fait l'Internationale situationniste.

¹⁵ *Internationale situationniste*, op. cit., p. 20.

¹⁶ Je ne compte pas les termes définis associés à la notion de « situation » ; une notion qui pourtant est intimement liée à l'espace : une situation est une « place, [une] position qu'occupe une chose dans l'espace et que détermine son environnement. » (C.N.R.T.L.)

¹⁷ Pierre Macherey, « L'espace détourné : Debord et l'expérience de la dérive », op. cit.

pourrais aussi y poser mon chevalet de peintre, comme le fait Philippe Cognée. On distingue donc l'espace topologique (le Franprix du 149 rue de Crimée, 75019 Paris) des espaces psychologiques (un espace de consommation ou un espace qui donne lieu à la création artistique).

Intéressons-nous à présent aux textes de la revue *Internationale situationniste*, et plus précisément au texte-manifeste de Chtcheglov « Formulaire pour un urbanisme nouveau ». Le propos s'ouvre sur cette déclamation — empreinte d'un style que l'on dira volontiers situationniste : « Nous nous ennuyons dans la ville, il n'y a plus de temple du soleil. »¹⁸ Aux lignes qui suivent, l'élégie se prolonge encore et amorce par suite une patiente critique de l'espace urbain. D'après Chtcheglov, la ville déborde de vieilleries muettes, elle sature d'abstractions tarabiscotées, mais surtout elle ennueie par sa fadeur géométrique. Puis, le poète sous insuline rêve avec conviction à une ville nouvelle, où se pratique la « DÉRIVE CONTINUE [en lettres capitales dans le texte] », où tous les hommes s'affairent à jouer — à jouer seulement —, une ville qui n'est plus structurée ni par l'histoire ni par le travail, une ville de l'exaltation sempiternelle. Et l'on s'amuse, à la lecture, de l'obsession que nourrit Chtcheglov pour la théorie de la relativité nouvellement établie. Pour lui, ce changement de paradigme scientifique appelle en toute nécessité à un changement de paradigme civilisationnel, qui s'opèrera jusque dans la conception de l'espace urbain.

De ce texte, qui a valeur de manifeste pour le père de l'Internationale situationniste, Debord, je déduirai un certain nombre d'éléments concernant la conception situationniste de l'espace :

- * Les situationnistes, dans la droite ligne de Chtcheglov, ne s'occupe que de l'espace urbain, dont ils font l'expérience quotidiennement. Que l'on pense subrepticement à Mai 68, dont les acteurs (tant les étudiants que les intellectuels ou que les ouvriers) étaient presque tous des citoyens. Et c'est d'ailleurs dans les villes plus que dans les villages que Mai 68 fit événement.¹⁹
- * Les principales adresses de la critique situationniste de l'espace urbain, tout comme celles de Chtcheglov, seront la prégnance de la dimension productive de l'espace (qui empêche toute dimension ludique), le mutisme des lieux, des murs et des rues, le poids de l'histoire qui rend la ville impénétrable, ou encore l'objectivation de l'espace qui ne relève plus, dès lors, que de l'utilitaire. Dans ce cadre, l'invention est rendue impossible ; les pratiques d'espace ne peuvent avoir cours.
- * Dès lors, le mouvement situationniste s'attèlera à construire un urbanisme neuf, d'où jaillira un autre espace psychologique. L'espace urbain ne sera plus cette béance labyrinthique que l'on parcourt pour rejoindre quelques repères bien connus (un lieu de travail, un lieu de fête, un lieu de vie, qu'importe : un lieu²⁰). L'espace, pour les situationnistes, n'est pas un lieu de passage mais bien une *situation* — au sens géographique : le lieu illimité de créations illimitées ; l'espace psychologique des situationnistes devient, comme dirait Michel Foucault, un *lieu sans lieu*²¹, une utopie créative.

¹⁸ *Internationale situationniste*, op. cit., p. 15

¹⁹ Un ouvrage très récent de l'historien Jean-Philippe Martin porte sur les contestations paysannes dans les années 68. Évidemment, il ne s'agit pas de jongler avec les truismes en affirmant que les campagnes ostracisées n'ont guère participé aux événements de Mai 68. Toutefois, il semble bien que se cristallise avec Mai 68 une processus d'urbanisation, comme nous le verrons par suite. Qui plus est, au regard de notre sujet, l'espace est peu questionné par les paysans au cours des années 68, plus préoccupés par les questions strictement sociales, et le livre de J.-P. Martin en témoigne, de par le vide de considérations à propos de l'espace. Cf. J.-P. Martin, *Des « mais 68 » dans les campagnes françaises ? Les contestations paysannes dans les années 68*, Paris, Éditions L'Harmattan, octobre 2017.

²⁰ Sur la distinction lieu/espace : cf. la note de bas de page n°4.

²¹ Michel Foucault, *Le Corps utopique, suivi de Les Hétérotopies* [1967], Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2009, p. 32.

* Cette lourde opération exige un certain nombre d'instruments. Ainsi, les situationnistes vont établir toute une méthodologie des pratiques de l'espace. Le premier principe est celui de la dérive, directement tiré du texte de Chtcheglov : « L'activité principale des habitants sera la DÉRIVE CONTINUE. Le changement de paysage d'heure en heure sera responsable du dépaysement complet. »²²

L'élément de cette méthodologie des pratiques de l'espace qui retiendra notre attention dans la perspective historique de Mai 68, ce n'est pas la dérive, mais le *détournement*. Cette pratique est définie par Debord dès le premier numéro de l'*Internationale situationniste*, dans les « Définitions », en ces termes : « S'emploie par abréviation de la formule : détournement d'éléments esthétiques préfabriqués. Intégration de productions actuelles ou passées des arts dans une construction supérieure du milieu. » Dans cette définition originale du détournement, le rapport à la question de l'espace peine à se faire sentir. Néanmoins, on sait qu'il s'agit de mobiliser des choses déjà existantes pour créer quelque chose de nouveau, quelque chose comme un « milieu ». Un an plus tard, en 1959, dans le troisième numéro de l'*Internationale situationniste*, des « Notes éditoriales » anonymes donnent du détournement une définition plus claire : « Les deux lois fondamentales du détournement sont la perte d'importance — allant jusqu'à la déperdition de son sens premier — de chaque élément autonome détourné ; et en même temps l'organisation d'un autre ensemble signifiant, qui confère à chaque élément sa nouvelle portée. »²³ Le détournement, donc, procède en deux temps : d'abord il vide de sens les éléments qu'il veut détourner, puis il gorge d'une signification nouvelle, meilleure, ces éléments évidés de tout sens. Toute l'ambition politique des situationnistes est contenue dans la pratique de détournement : il s'agit de dépasser le donné *à partir* de lui. La lutte situationniste s'effectue certes par l'invention, mais l'invention ne s'effectue, elle, qu'au travers du réel : l'artistique et le politique s'indissocient dans le détournement. Plus loin dans cette note éditoriale, il est écrit : « Cette interpénétration (usage de la ville présente, construction de la ville future) implique du détournement architecturale ». Par cette phrase, qui lie indéfectiblement le procédé de détournement à la question de l'espace, se dessine déjà la prise que les luttes politique ont sur l'espace, et dans le contexte, la prise que Mai 68 aura sur l'espace.

Avant d'entrer dans le « vif du sujet » si je puis dire, j'aimerais introduire succinctement le concept d'hétérotopie, pour étudier les recoupements de ce concept avec celui de détournement architectural (ou spatial). La notion « hétérotopie » est conceptualisée par Michel Foucault dans une conférence radiophonique, appelée « Des espaces autres », qu'il tint en décembre 1967. L'emploi par Foucault de ce concept coïncide temporellement avec l'emploi par les situationnistes du concept de détournement, ainsi qu'avec les manifestations des mois de mai et juin 1968.

La notion d'hétérotopie est d'abord médicale. L'hétérotopie désigne alors la « présence d'éléments anatomiques, en eux-mêmes normaux, en des points de l'organisme où ils n'existent pas normalement. »²⁴ Foucault n'opèrera pas une simple transposition de ce vocable dans le champ des sciences humaines. Comme à son habitude, il lui associera de nouveaux signifiés. La première occurrence foucauldienne du concept se trouve dans la préface de *Les mots et les choses*, en 1966, pour qualifier un texte étonnant de Jorge Luis Borges. Aux premières pages du livre, Foucault use du concept d'hétérotopie pour le différencier du concept

²² *Internationale situationniste*, op. cit., p. 19.

²³ *Ibid.*, p. 78. D'après Pierre Macherey, ces notes auraient été rédigées par Guy Debord.

²⁴ Définition du Larousse en ligne, à l'adresse suivante : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/h%C3%A9t%C3%A9rotopie/39826>

d'utopie : « Les utopies consolent »²⁵, « Les hétérotopies inquiètent »²⁶. « [Elles] inquiètent, poursuit Foucault, sans doute parce qu'elles minent secrètement le langage, parce qu'elles empêchent de nommer ceci et cela, parce qu'elles brisent les noms communs ou les enchevêtrent, parce qu'elles ruinent d'avance la syntaxe, et pas seulement celle qui construit les phrases, — celle moins manifeste qui fait « tenir ensemble » (à côté et en face les uns des autres) les mots et les choses ». Les hétérotopies, donc, sont des *discours* : elles emploient le langage, elles appartiennent à un champ de savoir — la littérature —, et elles ont une valeur historique, en cela qu'elles reproduisent un partage historiquement déterminé²⁷. Mais les hétérotopies sont des discours qui s'affranchissent des normes discursives, et en cela même, qui annulent les pouvoirs du discours — dont le plus caractéristique, qui est le pouvoir de désigner les choses par les mots. En somme, les hétérotopies, telles qu'elles s'emploient dans *Les mots et les choses*, sont ambivalentes : elles se tiennent dans l'espace du discours, puisqu'elles sont proprement discursives, mais sans y être tout à fait, puisqu'elles rechignent à se soumettre aux normes essentielles de la discursivité ; les hétérotopies sont *un envers à l'endroit du discours*.

Mais les hétérotopies des *Mots et les choses* ne sont pas topologiques : elles relèvent d'un espace langagier ou discursif. Nous n'en parlerons plus dès lors que comme des hétérotopies littéraires. En décembre 1967, une année après la parution des *Mots et les choses*, Foucault est sollicité pour intervenir à la radio sur le thème « Utopie et littérature ». Alors, un glissement s'opère pour l'hétérotopie. Philippe Sabot, qui a écrit un très bel article sur le concept foucauldien d'hétérotopie, qualifie ainsi ce « déplacement radical » :

D'une certaine façon, l'espace s'autonomise par rapport au langage et rejoint la dimension pratique de l'expérience vécue, individuelle et sociale : la question n'est plus celle des modes d'être du langage [...], mais celle des modes d'être de l'espace environnant, de la composition structurale de différents emplacements strictement localisés, donc de différentes manières d'être dans l'espace ou de se représenter l'espace vécu.²⁸

Foucault, donc, quitte l'ancrage discursif, pour ancrer son concept d'hétérotopie dans l'espace à proprement parlé, c'est-à-dire l'espace vécu, des lieux et des passages, des routes et des villes, des chemins et des campagnes, l'espace des pays et des océans, de l'asphalte et de l'argile. La « fonction hétérotopique », en revanche, semble inchangée : elles désignent, dans l'espace vécu, des « lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les neutraliser ou à les purifier »²⁹. La fonction des hétérotopies dans l'espace vécu, est toujours, comme les hétérotopies littéraires, de déranger l'ordre spatial ; leur fonction est d'être, à l'intérieur même de cet ordre, le signalement d'une extériorité et de l'existence possible d'un ordre distinct³⁰. Ici se laisse découvrir la dimension éminemment politique des hétérotopies, en

²⁵ Michel Foucault, *Les mots et les choses. Archéologie des sciences humaines*, Paris, Tel, Gallimard, 1966, p. 9.

²⁶ *Ibid.*, p. 9.

²⁷ Je reprends à mon compte les grands traits du concept foucauldien de « Discours », défini par Judith Revel dans *Le Vocabulaire de Michel Foucault*.

²⁸ Philippe Sabot, « Langage, société, corps. Utopies et hétérotopies chez Michel Foucault », *Materiali Foucaultiani*, mf/materiali foucaultiani, 2012, I (1), pp.17- 35.

²⁹ Michel Foucault, *Le Corps utopique, suivi de Les Hétérotopies* [1967], Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2009, p. 24.

³⁰ Peut-être aurait-il fallu écrire ici : « l'existence possible d'un **désordre** » ; mais pour suivre les axiomes foucauldien, je fais miennes les paroles de Deleuze : « [...] entre ordre et désordre, la différence est inutile. En fait, ce sont deux ordres qui diffèrent de nature. Le vrai problème n'est donc pas celui de l'ordre et du désordre, mais celui de la différenciation de l'ordre. » (Gilles Deleuze, « Cours sur le chapitre III de *L'Évolution créatrice* de Bergson », in Frédéric Worms, *Annales bergsoniennes II*, Paris, Presses Universitaires de France « Épiméthée », 2004, p. 181).

tout cas de certaines hétérotopies, dont la fonction est de renverser l'ordonnement de l'espace.

La « société » — pour reprendre les termes de Philippe Sabot — est ponctuée à rares endroits d'hétérotopies que je qualifierais d'unitaires, en cela qu'elles sont fixées en un lieu physique. Ces lieux physiques, très souvent, se tiennent en périphérie, à la lisière des villes. Je pense notamment à Disneyland Paris, qui est raccroché d'un seul fil au centre de Paris — la ligne rouge du R.E.R. A — et où s'abandonnent chaque jour des masses d'individus. Mais la plupart des hétérotopies ne sont pas unitaires ; elles ne relèvent pas de ce que j'ai pu appeler l'espace topologique : elles relèvent de l'espace expérientiel. Ainsi, par l'expérience que l'on en a, le lieu s'*hétérotopise* — il devient étranger à sa prime fonction. Par exemple, le lit des parents, qui, aux yeux des enfants, est toute autre chose qu'un lit : Foucault nous dit un océan, un ciel, une forêt, où l'enfant se fait pirate, trampoliniste ou fantôme. « L'hétérotopie, [somme toute], a pour règle de juxtaposer en un lieu réel plusieurs espaces, qui, normalement, seraient, devraient être incompatibles. » Quel remarquable écho entre cette phrase écrite par Foucault et notre distinction entre l'espace topologique et *les* espaces expérientiels. Et notre distinction — tirée de la conception situationniste de l'espace — trouve un autre écho, encore, avec le travail de Philippe Sabot sur les hétérotopies foucauldienne :

L'hétérotopie, par conséquent, ne résulte pas seulement d'un certain découpage de l'espace vécu et social. Elle définit, au sens fort de ce terme, une expérience, c'est-à-dire la trajectoire d'un devenir individuel ou collectif en tant qu'elle s'articule à un déplacement topologique.

[L]'hétérotopie implique, dans son rapport aux autres lieux, une forme d'expérience, symbolique ou réelle, liée à une transformation de soi.³¹

En ce point précis — intersection de nos précédentes remarques sur l'espace situationniste, des propos de Foucault sur les hétérotopies et de l'étude de Philippe Sabot — le concept foucauldien d'hétérotopie rejoint la conception situationniste de l'espace. La pratique de détournement, même si Foucault ne la désigne pas explicitement, est essentielle à « l'hétérotopisation » d'un espace physique.

Michel Foucault, autant que l'Internationale situationniste, érige une pensée de l'espace originale. Par l'affirmation que tout espace physique est une juxtaposition d'espaces expérientiels, le philosophe affirme du même coup que l'espace est amovible, labile, et qu'on peut, par l'expérience que l'on a et que l'on en fait, le transfigurer pour *réaliser une utopie* — prêter un lieu à ces « lieux sans lieux » ou rendre réel l'irréel.

Les situationnistes et Foucault suggèrent, à quelques encablures de Mai 68, que toute lutte politique doit se réaliser dans l'espace, et que l'espace est un formidable moyen de lutter politiquement. Ces considérations théoriques préparent les modalités concrètes de la révolte étudiante, qui fera de la transfiguration des espaces topologiques un mot d'ordre de leur action.

Ce mercredi 15 mai au matin, la Sorbonne ressemble moins à une Université pluriséculaire — ce qu'elle est au regard du monde — qu'à un centre d'hébergement d'urgence. Dans les couloirs, on aperçoit par l'embrasement des portes de jeunes gens assis en tailleur sur des lits de camps, enroulés dans des couvertures de laine. Au fond des salles, les tables et les chaises sont empilées anarchiquement ; elles sont l'unique souvenir des vieilles activités de ce lieu. Ces souvenirs, on ne les perçoit plus qu'en palimpseste, en-deçà des drapeaux et des banderoles, en-deçà des graffitis et des conciliabules. Il est 9 heures. Dans un rien de temps, le Grand Amphithéâtre se remplira d'étudiants en grève : après 10 jours de mobilisation, 10 jours

³¹ Philippe Sabot, *op. cit.*

d'affrontement avec la police, il est temps de donner un tour nouveau à cette révolte. Ce week-end, ou plutôt ces derniers jours — point de week-end à l'heure révolutionnaire ! —, les syndicats ouvriers s'étaient joints à la lutte ; les intermittents aussi. Jean-Jacques Lebel et Paul Virilio avaient suggéré lundi, juste après les manifestations massives, que le Théâtre de l'Odéon, symbole de la culture bourgeoise, soit investi. Paul Virilio, qui est un éminent architecte, avait harangué à la tribune du Grand Amphithéâtre quant à l'importance de l'espace dans la révolution. Tout l'amphithéâtre avaient été unanime : le Théâtre de France serait pris le 15 mai au soir.

Autour du comité de l'Odéon, trois mille étudiants marchent sur le théâtre du quartier latin. Des lueurs vespérales persistent dans la nuit. La représentation se termine, le public enthousiaste s'en va ; mais les portes du théâtre, ce soir, ne se refermeront pas. À l'intérieur : la foule d'étudiants se répand comme des flammes. Les techniciens invectivent les contestataires, mais il est déjà trop tard : sur les fauteuils d'orchestre, dans les baignoires, les balcons et jusqu'au poulailler, Mai 68 a pris quartier.

Au matin du 16 mai, très tôt, des oriflammes aux couleurs de la révolution battent le vent. Une large banderole de tissu recouvre le fronton ; elle appelle au dehors : « Étudiants, ouvriers, l'Odéon est ouvert ». Si l'on s'approche de l'édifice, par-delà la colonnade, une pancarte sur la porte d'entrée indique en lettres capitales : « L'IMAGINATION PREND LE POUVOIR À L'EX-THÉÂTRE DE FRANCE. ENTRÉE LIBRE. ». À l'intérieur, les nouveaux occupants se familiarisent avec les lieux. Des étudiants, quelques ouvriers, des intermittents, deux ou trois intellectuels : tous se confondent dans l'espace hiérarchisé de ce théâtre à l'italienne. Un travailleur s'amuse dans une loge d'avant-scène ; un professeur de la Sorbonne visite le paradis ; dans les couloirs de marbre, d'agiles danseurs apprennent quelques pas à des trotskistes malhabiles ; et parmi l'assemblée en conseil, les propriétaires détrônés du Théâtre de France. Un membre situationniste du mouvement du 22 mars, Félix Guattari peut-être, pour ouvrir ce conseil, déclare : « La prise de l'Odéon est une mesure d'agitation révolutionnaire ! » Sur les sièges de velours pourpre, où se tenaient hier encore les spectateurs endimanchés, l'acclamation gronde. L'assemblée générale a décidé ce matin d'investir un « bureau de la commission d'information ». À 11 heures, ce même bureau maintenant investi prend la parole devant trois, quatre journalistes. Un étudiant soutient maladroitement :

Un certain nombre d'artistes, de comédiens, d'étudiants et d'ouvriers ont décidé de fonder un comité d'action révolutionnaire sur les lieux de la culture bourgeoise. L'Odéon fut choisi non pas pour attaquer personnellement une compagnie, mais pour que le théâtre de France cesse pour une durée illimitée d'être un théâtre. Il devient à partir du 16 mai : 1° un lieu de rencontre entre ouvriers et étudiants, artistes et comédiens ; 2° une permanence révolutionnaire créatrice qui entreprend un travail de réflexion sur notre refus de la diffusion du spectacle-marchandise ; 3° un lieu de meeting politique ininterrompu.

Le jargon révolutionnaire, teinté de situationnisme, formule le détournement du Théâtre de l'Odéon. Pendant plus d'un mois, ce théâtre, ou plutôt cet ex-théâtre, ne sera plus le lieu de représentations quotidiennes ; pendant plus d'un mois, il sera une *hétérotopie politique* où les actions de Mai 68 se fomentent joyeusement. L'occupation de cet espace ne durera guère plus d'un mois ; mais il en faudra près de 10 pour que les services d'assainissement, à leur tour, transfigure l'espace pour qu'il devienne à nouveau le Théâtre de France. C'est dire combien les étudiants et les intermittents ont modifié la configuration de l'« ex-théâtre ». Très peu de documentation existe sur la vie quotidienne des occupants ; à croire que cela n'intéresse ni les journalistes ni les historiens. De rares photographies montrent des étudiants couchés entre les rangées de fauteuils, ou montrent de larges murs blancs maculés de quelques écriteaux de peinture noire. Il ne reste plus

qu'à imaginer à quoi pouvait bien ressembler ce souvenir de théâtre, où déambulaient des ouvriers, des étudiants et des artistes en grève, ébranlés par un vent de liberté : quelles petites choses quotidiennes s'y sont faites, qui jurent en tout avec ce qu'on fait dans un théâtre ?

La prise de l'Odéon le 15 mai 1968 me semble être le parfait exemple d'une infiltration des luttes politiques dans un espace situé. J'aurais pu évoquer l'importance de la rue, des cafés, développer plus avant la transfiguration de l'espace universitaire, à Censier ou à Nanterre : des exemples de détournement d'espaces pendant Mai 68, il n'en manque pas. Dans ce long processus de détournement du Théâtre de France, nombre d'éléments concrets témoignent de la dimension avènementielle de la philosophie situationniste au regard de Mai 68. Je pense évidemment à l'inscription d'un slogan révolutionnaire sur un mur de l'Odéon — l'un des seuls graffitis dont on garde un clair souvenir : « Ne nous attardons pas au spectacle de la contestation, mais passons à la contestation du spectacle. » Debord, dans ce chiasme, flamboie.

On ne peut pas en dire autant de Michel Foucault. Son concept d'hétérotopie n'apparaît pas clairement dans les rares archives de la prise de l'Odéon. Plus que de *l'influence*, ce concept relève sans doute de la *préfiguration* : il anticipe l'importance remarquable que prit l'espace dans le déroulé des événements de mai 68. Et cette importance de l'espace que Foucault semble anticiper, elle marquera durablement l'œuvre du philosophe. En cela, *mai 68 fait évènement*.

Michel Foucault, au printemps 1968, enseignait en Algérie. Son absence fut farouchement dénoncée ; elle l'est encore ; peut-être le sera-t-elle toujours. On oublie que les mois de mai et juin 68 ne sont que l'épicentre d'un plus large tremblement, qui déranga la philosophie de Michel Foucault, *avant* les mois de mai et juin, nous l'avons vu, mais aussi *après*. En effet, dès son retour en France à l'été 1968, sa conception de l'intellectuel change radicalement : l'action concrète s'élève alors au-dessus des abstractions conceptuelles. Foucault crée en 1971 le Groupe d'Informations sur les Prisons (G.I.P.) avec Jean-Marie Domenach et Pierre Vidal-Naquet. Cela signe de longues années d'engagement auprès des prisonniers. S'il prétend y avoir laissé sa plume, il publie pourtant, quatre années plus tard, en 1975, *Surveiller et punir*. Cet ouvrage fait rupture dans l'œuvre de Michel Foucault. Cela s'explique par bien des raisons, mais une de ces raisons nous intéresse tout particulièrement, puisqu'elle concerne Mai 68 et la question de l'espace.

Il n'échappera à aucun lecteur de *Surveiller et punir* que l'analyse des espaces y occupe une place primordiale. Une phrase, au cœur de l'ouvrage, en témoigne : « La discipline procède *d'abord* à la répartition des individus dans l'espace. » L'emploi de cet adverbe, « d'abord », pour évoquer l'espace dans l'énumération des modalités de la discipline, me paraît évocateur. Mais plus encore, avec *Surveiller et punir*, la thématique de l'espace s'autonomise. L'espace n'est plus seulement considéré comme la réalisation concrète d'idées ou de discours transcendants, mais aussi comme une réalité immanente qui, en elle-même, témoigne d'idées qui ne lui préexistaient pas nécessairement. Cette revalorisation de l'espace dans *Surveiller et punir* ne peut se comprendre qu'en négatif des précédents ouvrages de Foucault. *Histoire de la folie à l'âge classique*, écrit dans les années 50, ne consacre qu'un seul chapitre — sur quatorze au total — à l'espace associé à la folie, l'asile³². Bien sûr, *Histoire de la folie à l'âge classique* évoque l'hôpital général, et quelques autres lieux associés à la folie ; mais la mention de ces lieux n'occupent pas dans l'analyse la place centrale qu'occupe la prison dans *Surveiller et punir*. Le sous-titre de *Surveiller et punir* (« Naissance de la prison ») reprend les mêmes termes que le titre du chapitre de *Histoire de la folie à l'âge classique* qui porte

³² Il s'agit de l'avant-dernier chapitre, numéro IV de la troisième partie, intitulé : « Naissance de l'asile ».

sur l'asile (« Naissance de l'asile »). Le glissement est presque rendu explicite : l'espace, d'un simple chapitre, s'élève jusqu'au sujet d'un livre tout entier. La rupture qu'engage *Surveiller et punir* est encore plus nette au regard de *Les Mots et les Choses* publié en 1966. Ce livre, très plébiscité, retrace le long parcours historique au terme duquel l'homme est devenu objet de science ; il est, conformément à son sous-titre, une archéologie des sciences humaines. On est loin, très loin de la physique de l'espace à laquelle se livre Foucault dans *Surveiller et punir*. Un livre, toutefois, dans la bibliographie foucauldienne porte le nom explicite de *Naissance de la clinique*, et semble résister à la thèse de l'infléchissement radical dans la détermination de l'espace. À ne pas s'y méprendre pourtant, il faut entendre « clinique » non pas comme un établissement de soins privés — ce que ce mot signifie aujourd'hui dans le langage commun — mais bien plutôt comme une méthode médicale établie au XIX^e siècle, selon laquelle toute médecine doit s'établir empiriquement, en présence des malades³³. Le nouvel espace hospitalier est alors pensé à partir de cette modalité historique des sciences médicales. Il est intéressant de constater que ce rapport de causalité s'inverse dans une analyse essentielle de *Surveiller et punir*. L'espace situé prend une importance telle que c'est à partir de l'exemple d'un espace situé que le philosophe pense une modalité historique de la société toute entière — et cela non pas par induction mais par analogie. Évidemment, je pense ici au *Panopticon* : un type de prison imaginé par Bentham, dont s'inspire en tout l'architecture de quelques prisons³⁴ construites au XIX^e siècle. C'est à partir de ces prisons localisées et de leur modèle benthamien que la « société disciplinaire » est conçue ; Foucault appelle cela le *panoptisme*³⁵.

Ainsi, l'espace est investi par la pensée foucauldienne pour déterminer en quoi sa configuration concrète est un enjeu pour les pouvoirs. Cette réflexion sur l'espace, mais surtout à *partir de* l'espace, est caractéristique des années 68 ; comme si le souffle des révoltes était venu mettre en branle la pensée foucauldienne. Autrement dit, par le biais de cet ouvrage, qui fait la part belle à la question de l'espace, les luttes du printemps 1968 s'évènementialisent.

L'évènementialisation du printemps 68 s'opère dans une autre pensée, celle du « spatiologue »³⁶ Henri Lefebvre. Ce dernier est, en qualité de professeur, à l'initiative de la création du Mouvement du 22 mars à l'université de Nanterre. Il occupait alors un poste d'enseignant à la faculté de sociologie, ce qui fut pour lui l'occasion de développer une pédagogie novatrice, à l'image de ses engagements marxistes. Il fut proche, un temps, des situationnistes ; jusqu'à ce qu'une querelle éditoriale vaille à Lefebvre d'être désavoué par Debord. Au contact de cette pensée marginale, il fut sensibilisé à l'importance des problèmes que posent l'espace. Surtout, il entra perçut au combien l'espace a quelque chose à voir avec les pouvoirs et les contre-pouvoirs. Avant même de rencontrer les situationnistes, Henri Lefebvre avait entrepris une sociologie de la ruralité. Sa thèse de doctorat, achevée en 1954, en témoigne : elle se présentait, et se présente toujours, comme une étude sociologique de la vallée de Campan, dans les Hautes-Pyrénées. Aujourd'hui, alors que la France compte 75% d'urbains dans sa population totale, une telle recherche paraît subsidiaire ; mais au

³³ Sur la définition de « clinique », je renvoie au site du C.N.R.T.L., à l'U.R.L. suivant : <http://www.cnrtl.fr/definition/clinique>.

³⁴ La prison Presidio Modelo à Cuba notamment, dont l'architecture coïncide le plus avec les principes édictés par Jeremy Bentham.

³⁵ M. Foucault, *Surveiller et punir*, op. cit., pp. 228-264.

³⁶ J'emprunte cette expression à J.-Y. Martin, dans son article « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], 2 | 2006, Online since 17 July 2006, connection on 05 November 2017. URL : <http://articulo.revues.org/897> ; DOI : 10.4000/articulo.897

moment où Henri Lefebvre rédigeait sa thèse — les quelques années qui précèdent 1954 — la France était bien loin d'être aussi urbanisée qu'elle l'est aujourd'hui. C'est précisément au cours des années 68 qu'un rapide procès d'urbanisation métamorphose le visage de la France. Ses traits pastoraux s'estompèrent derrière la *skyline* des immeubles citadins. Entre 1954 et 1968, le nombre de communes urbaines est multiplié par deux³⁷. La France, finalement, signe son entrée dans la modernité, et par-là, passe du « rural à l'urbain »³⁸. Cet élément de l'empirie, conjugué à l'intarissable intérêt de Lefebvre pour les thèses situationnistes, engage le « spatiologue » à changer d'ancrage : il laisse l'espace de la ruralité pour embrasser l'espace de l'urbanité — qui est par excellence l'espace du capitalisme industriel puis post-industriel.

Henri Lefebvre, de par son œuvre, lie indéfectiblement Mai 68 à l'urbanité. Les étudiants, les ouvriers, les intermittents, les intellectuels, bref toutes les personnes engagées dans les luttes de Mai 68 se levaient *contre* la production d'un espace capitaliste organisé dans l'unique but de faire produire les individus, et *pour* la production d'un espace nouveau qui rompt à la racine avec le précédent. Henri Lefebvre bâtit, pierre par pierre, livre par livre, une nouvelle théorie de l'espace, inspirée des situationnistes, inspiré aussi de ce printemps de révolte dont il fut l'instigateur. Entre 1968 et 1974, juste après les mois de mai et juin 68, trois livres sont signés de son nom ; trois livres dont le titre résonnent comme des injonctions : *Le Droit à la ville, I* (1968) ; *Le Droit à la ville, II, Espace et politique* (1972) ; *La production de l'espace* (1974). C'est un véritable programme que nous livre Henri Lefebvre ; une théorie programmatique pourrions-nous dire, ou même une théorie pratique, au sens de la *praxis* marxienne. Cette théorie programmatique se fonde sur l'idée que tout espace est le fruit d'une production. Autrement dit, sous des airs de neutralité, d'évidence, d'immédiateté, un espace est toujours agencé d'après une certaine logique paradigmatique, nourrie par tout un ensemble de discours³⁹. Cette idée, que l'on pourrait appelée la thèse de la production de l'espace, implique trois choses : d'abord que l'espace contemporain est saturé de capitalisme, ensuite qu'un droit à la ville permettra peut-être de ruiner cet espace, enfin qu'il faudra refonder, sur ces ruines fumantes, un espace nouveau.

On ne peut s'empêcher, en lisant Henri Lefebvre, de penser à la prise de l'Odéon, aux manifestations qui débordaient des rues comme autant de crue-éclair, aux universités infiltrées, à toutes les usines qui s'arrêtèrent de tourner le temps d'une grève. Avoir entrevu, quelques semaines durant, ne serait-ce que la possibilité de briser les chaînes de la vie quotidienne pour transfigurer l'espace, le rendre, comme le rêvaient déjà les situationnistes, susceptible de jeux, d'expressions, d'autres choses qui ne sont plus du travail ; avoir entrevu cela force Lefebvre à l'asseoir théoriquement. C'est ce que font dans un certaine mesure tous ces livres de Henri Lefebvre, qui édifient, comme un héritage de Mai 68, une nouvelle théorie de l'espace.

En cela, la philosophie de Lefebvre cristallise les « événements de Mai 68 ». Ou bien plutôt elle cristallise Mai 68 comme événement. Toutes ces luttes, qui n'étaient alors que de simples faits sans statuts, deviennent, par l'assise que leur fournit (en l'occurrence) le travail philosophique, des événements de la « Grande

³⁷ On passe de 2 011 communes urbaines en 1954 à 4 039 en 1968. Source : F. Guérin-Pace & D. Pumain, « 150 ans de croissance urbaine », in *Économie et statistique*, 1990, [230.1], p. 6.

³⁸ L'expression est glissée entre deux guillemets parce qu'elle est d'Henri Lefebvre lui-même ; elle titre un recueil d'articles qu'il a lui-même rédigé, cf. Henri Lefebvre, *Du rural à l'urbain*, Paris, Anthropos, 1970.

³⁹ J'emploie le concept de discours en un sens strictement foucauldien. Cf. Judith Revel, *Le Vocabulaire de Michel Foucault*, Paris, Ellipses, 2009, p. 26 : « Le discours désigne en général chez Foucault un ensemble d'énoncés qui peuvent appartenir à des champs différents mais qui obéissent malgré tout à des règles de fonctionnement communes. Ces règles ne sont pas seulement linguistiques ou formelles, mais reproduisent un certain nombre de partages historiquement déterminés (par exemple le grand partage raison/déraison) l'« ordre du discours » propre à une période particulière possède donc une fonction normative et réglée et met en oeuvre des mécanismes d'organisation du réel à travers la production de savoirs, de stratégies et de pratiques. »

Histoire ». Des souvenirs sont tirés de l'oubli pour être ramenés au présent. Et aujourd'hui encore, puisque l'on en parle, Mai 68 subsistent, Mai 68 fait évènement.

Les « années 68 » — qui s'étendent à peu près de la fin des années 50 à la fin des années 70 — coïncident avec l'émergence en philosophie d'une nouvelle problématisation de l'espace. L'espace est rendu politique, pour deux raisons : d'abord parce qu'il n'est pas neutre politiquement, ensuite parce qu'il devient un moyen privilégié de la lutte politique.

Ces deux raisons, l'une et l'autre, présupposent que l'espace n'est pas donné, qu'il n'est pas fixé, mais qu'au contraire, il est modifiable, amovible, qu'on peut le *transfigurer*. Ainsi :

1° L'expérience de l'espace, ou l'espace expérientiel, devient un enjeu philosophique — parce que politique — dont s'empare les pensées qui préfigurent Mai 68 : pour l'essentiel, dans notre cas, les situationnistes et Michel Foucault.

2° Les acteurs de Mai 68 eux-mêmes — étudiants, ouvriers, intellectuels, travailleurs — ont réalisé ces pensées de l'espace, ils les ont confronté au réel, le temps d'un espoir.

3° Par suite, la philosophie s'est ressaisie de ce problème (d'abord envisagé⁴⁰ dans certaines pensées, puis réalisé dans des actions politiques) pour l'asseoir théoriquement ; tant et si bien que l'assise théorique d'une nouvelle problématisation de l'espace coïncide presque indissociablement, dans l'histoire de la pensée, avec l'assise théorique des évènements de Mai 68.

L'articulation de ces trois moments, dont le coeur (2°) est le mois de mai 1968, révèlent en filigrane la logique avènement-évènement que j'édicte en introduction. — Des forces font advenir un fait ; puis d'autres forces postérieures au fait l'évènementialisent.

La coïncidence entre une période historique, les années 68, et l'émergence en philosophie d'un problème nouveau, le caractère politique de l'espace, doit nous interroger par-delà l'histoire de la philosophie. La perspective essentiellement conjoncturelle que j'ai adopté pour ce travail doit s'associer à une perspective plus structurelle. Ce qui se joue dans cette coïncidence, fondamentalement, c'est le fait que l'émergence d'un concept est intimement liée à un point de l'histoire et un point de la géographie. La philosophie ne se loge pas dans le ciel lumineux de l'Absolu ; tout au contraire, elle est enfoncée dans l'époque, enfoncée dans le territoire, comme un pieu dans le sol. La pensée est tributaire de son milieu. En cela, je sais ma réflexion très proche de l'idée de *géophilosophie*, développée agilement par le philosophe et le psychanalyste, par Deleuze et Guattari, dans le chapitre « Géophilosophie » de leur ouvrage testamentaire *Qu'est-ce que la philosophie* ?⁴¹

⁴⁰ Je dis « envisagé », parce qu'il m'apparaît que les pensées de l'espace que j'ai convoqué dans mon travail, à des échelles bien différentes, étaient des digressions, — comme autant de songes dans la philosophie du XX^e siècle. Je m'explique. La pensée situationniste est mal considérée par la philosophie ; elle reste, malgré son importance, très peu étudiée. Il en est de même pour le concept d'hétérotopie, qui est très peu étudié au regard d'autres concepts foucauldien, eux, très travaillés par la recherche en philosophie. À l'échelle de l'histoire de la philosophie contemporaine, les situationnistes m'apparaissent donc comme une digression ; tout comme, à l'échelle du système foucauldien dans son entier, le concept d'hétérotopie apparaît comme une digression.

⁴¹ Gilles Deleuze & Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, pp. 86-114.